

## L'écriture de l'exil ; entre crise identitaire et polyphonie

### The writing of exile; between identity crisis and polyphony

*Lina BENDJELLOUL*

*Maître-assistante B,*

*Ecole Normale Supérieure. Sétif, Algérie*

#### **Abstract**

This article revolves around the theme of exile. Indeed, it aims to highlight the figure of the exile and the mechanism of depersonalization that characterizes it in French-speaking writing, more precisely Algerian literature. It deals, in addition to the identity crisis of the expatriate subject, with the polyphonic aspect that manifests it self in the latter and the way in which these two elements come together in a precise narrative and discursive structure.

**M**oment charnière de l'histoire de l'Algérie, la décennie noire, période de guerre civile et correspondant aux années 90 traduit une période sanglante dans laquelle le terrorisme religieux s'est révélé dans toute son horreur au peuple algérien.

Cette ère historique a eu comme répercussions un important flot migratoire. En effet, l'élite intellectuelle du pays, écrivains, journalistes et libres penseurs se sont vus contraints à l'exil en vue d'échapper à l'emprise tyrannique de l'obscurantisme religieux. Souvent menacés ouvertement, ils recommencent une nouvelle vie d'expatrié, de l'autre côté de la méditerranée.

La présente contribution tourne donc autour de l'exploitation de la thématique de l'exil dans le discours littéraire, et l'impact qu'elle peut avoir sur le lectorat. Cela est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'un processus complexe et annihilant mettant en exergue le substrat de la psychologie humaine.

En outre, nous jugeons utile et fortement enrichissant de mettre en lumière certaines figures de la littérature algérienne d'expression française dont les écrits contribuent à la grande fresque des écritures de l'exil. Il est à noter que ces dernières se font voir sous la plume d'écrivains algériens eux-mêmes exilés.

#### **1. L'exil ou la naissance d'une identité fracturée**

L'expérience de l'exil se veut comme un déracinement. Loin de tous ses repères, le sujet qui subit l'expatriation (résultant d'un contexte socio-historique et même politique) se perd

littéralement. Installé dans ce déchirement qui prévaut désormais son existence, l'étrangeté du pays d'adoption lui renvoie en plein visage sa « non-place ». Nous pouvons parler dans ce cas précisément d'un no-man's land.

En effet, ayant fui l'horreur du pays natal livré à la barbarie des extrémistes religieux, l'exilé débute son aventure atypique dans l'étrangeté de sa propre personne et sa non-reconnaissance par autrui. Cela implique les deux facettes impliquant l'identité narrative du sujet que Paul Ricœur a développées dans ses recherches, à savoir la mêmeté et l'ipséité. Ces deux dernières sont intéressantes à exploiter chez le sujet exilé dans le sens où elles déterminent la continuité de l'être tout en soulignant la différence. Selon Ricœur,

« [...] l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et scripteur de sa propre vie [...] L'identité narrative n'est pas une identité stable et sans faille ; de même qu'il est possible de composer plusieurs intrigues au sujet des mêmes incidents [...] de même il est toujours possible de tramer sur sa propre vie des intrigues différentes, voire opposées. [...] En ce sens, l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire. » (Ricœur, 355)

En ce sens, le sujet exilé est considéré comme intrus, dérangeant, il voit dans le regard de l'autre toute sa différence et se perçoit comme un individu usurpateur. Celui qui quémante sa place sans forcément l'avoir méritée, voire même parfois cherchant à imposer sa personne. De là, son identité commence à se fissurer et à porter les premières prémices d'une fragilité naissante. Cela laisse penser que l'expatrié n'a aucune légitimité d'exister, d'où un sentiment confus de vouloir "concrétiser" (dans le sens de reconnaître) sa propre existence, et ce face à son propre regard et au regard d'autrui,

Cette conception de l'identité fuyante face à l'expatriation fait de cette dernière un espace où toutes les blessures et les inquiétudes se traduisent. L'exil devient synonyme de rupture et rattache inmanquablement le sujet expatrié aux deux pôles significatifs de sa nouvelle existence. Il nous est permis de dire alors que ce dernier frôle les frontières de deux pays qui ne le reconnaissent pas et qui le poussent à reconsidérer son identité et l'entité qu'il représente. En vue d'explicitier ce sentiment de n'être finalement d'aucune terre, nous optons pour une œuvre littéraire dont l'auteur est lui-même exilé et que nous pourrions classer, sans grand risque de nous tromper, d'autofictionnelle.

Salah Benlabed dans *Notes d'une musique ancienne* rapporte la rencontre malheureuse du narrateur avec l'exil au Canada. Rencontre fortement réjouissante au départ, elle laisse cependant la place à une profonde désillusion quant à ce que représente réellement l'expatriation et ce qui en découle. Concernant le fait de ne plus savoir qui on est, Benlabed en dira :

« Déjà, dans le petit village de mon père, sa fonction d'avocat nous a très tôt isolés des deux communautés : trop riches pour les pauvres, trop bruns pour les riches ! L'éducation par trop occidentale de ma mère m'a éloigné de mes semblables, et notre nom, des Français qui ne m'ont pas adopté. Plus tard, partout, on ne m'a pas plus accepté, du fait de mon faciès, mon accent, mon métier...ou ma célébrité ! Ici, j'ai rejoint la grande famille Personne à qui chaque voiture rappelle ce dont elle doit se souvenir : traverser sur les clous... » (Benlabed ,18)

Ce passage extrait de ce texte poignant considéré comme un témoignage sur les effets dévastateurs de l'exil vient mettre en lumière toute la complexité de se savoir exilé, différent, et ce depuis le plus jeune âge. Car l'exil du narrateur se transforme en héritage puisqu'il le cultive depuis toujours.

Héritage lourd et pesant dans la mesure où il enracine davantage le protagoniste dans une sorte d'effacement et de marginalité qui le suivront durant toute son existence. Son départ pour le Canada ne fera que confirmer cet entre-deux toujours ressenti mais jamais vécu avec autant de douleur.

L'exil dans ce cas-ci viendrait placer l'individu dans sa place et son statut de toujours ; l'être différent, la personne intruse qui ne trouve finalement sa place nulle part et accepte avec résignation son invisibilité. A ce propos, nous retiendrons de l'extrait le qualificatif de Personne qui renvoie au caractère creux du personnage, à une entité absente, mais plus globalement à un épisode de la mythologie grecque dont Ulysse tient toute la place en laissant apparaître sa transparence.

Cette invisibilité et la marginalité qui lui est inhérente se révèlent être deux spécificités auxquelles l'exilé fait face et tente tant bien que mal d'appriivoiser au cours de cette douloureuse expérience. Dans cette perspective, deux manières de vivre son exil et son identité fissurée nous apparaissent clairement.

La première d'entre elle consiste à prendre conscience de son changement de statut. L'expatriation se fait avant et bien au-delà du déplacement spatial. C'est le cas du personnage-narrateur de Salah Benlabed. En effet, celui-ci s'est toujours senti différent ; par conséquent son exil concret n'est que la continuité d'une identité déjà fragile, celle qui se dessine avec des contours flous. Cette dernière donc s'accroît et se consolide face à son exil géographique.

La deuxième manière d'exploiter dans le discours littéraire l'exil et l'invisibilité de l'exilé se traduit par la nouveauté fulgurante d'un statut auquel le personnage n'est pas préparé. Ainsi, Ce n'est qu'en terre d'accueil que le sujet exilé réalise pleinement son effacement et sa différence. Dans le regard de ses compatriotes adoptifs point un jugement annihilateur, qui le condamne inévitablement à une certaine transparence.

Nous retrouvons par ailleurs cette conception de l'exil chez un certain Sadek Aissat, écrivain qui a été lui-même confronté à l'exil. Dans son texte *L'Année des chiens*, il met en avant un personnage-narrateur qui porte déjà en lui une forme d'exil intérieur ; condamné par sa mère à la clandestinité car lui préférant son frère jumeau. Cette blessure a facilité l'enracinement d'une seconde ; celle de son exil "spatial" et concret. Ainsi, durant son expatriation, et pour la seconde fois de son existence, il ressent et vit dans l'effroi un reniement renouvelé. Comme en témoigne cet extrait :

« J'ai conscience de mon étrangeté. Parce que mon exil est dans mon regard, je vois. Les gens me croient dans le cercle, en vérité je suis en dehors. Je sais mieux qu'eux reconnaître les rumeurs de la guerre et les odeurs caractéristiques qu'elle dégage. Ici aussi, la guerre, même si elle est différente de celle qu'il y a chez moi, est tapie dans les têtes. » (Aissat, 2011, 92)

Ces deux facettes de l'exil nous ramènent à entrevoir un exilé incarnant le rien absolu dans un schéma triangulaire où trois pôles représentent les trois axes autour desquels s'articule la vie d'un expatrié. Il s'agit de l'être, de sa terre natale et de sa terre d'adoption. Entre ces trois points essentiels qui déterminent l'essence même de l'exil, l'individu qui s'y adonne s'inscrit dans un perpétuel mouvement oscillatoire. Etre dans l'entre-deux est la caractéristique majeure de l'exil, et celle qui répond le plus aux défaillances d'une identité fracturée.

À ce propos, il y a une expression qu'a utilisée Anissa Talahite-Moodley et qui traduit à elle seule toute la problématique identitaire de l'exilé et son rapport à la terre originelle.

"*L'être-au-monde*" formule applicable au schéma exilique laisse penser toute la confusion de celui qui vit douloureusement son exil ; à savoir de quelle manière être dans son nouveau monde. Un questionnement quant à la manière d'approprier son nouvel environnement apparaît clairement dans cette tournure. Car si le déplacement effectif, géographique est entrepris et concrètement établi, un travail de prise de conscience touchant à la psyché de l'individu se réalise ; désormais nous penserons à la façon dont l'exilé peut faire corps avec son pays d'adoption et les différents mécanismes qui peuvent l'aider à approprier cette terre qui se refuse à lui. Dans et à partir de cette prise de conscience se dessinent les lézardes de toutes les structures identitaires.

Nous mentionnons ce qu'en dit Anissa Talahite-Moodley :

« La notion d'exil implique ainsi celle de l'être-au-monde. Car on peut être attaché ou éloigné du monde, troublé ou indifférent. Situation marginale pour ceux qui le vivent, l'exil génère un sentiment d'angoisse constant, comme l'expérience vécue par les gens de la plaine le confirme : ils s'accrochent péniblement à ce lambeau de terre étroit qui n'est constitué que de boue pour essayer de rester en vie » (Talahite-Moodley, 122)

Cette citation résume à elle seule tous les éléments qui participent à la problématique identitaire vécue par le sujet exilé. En effet, cette dernière résulte de nombreux paramètres qui

mettent en exergue sa fragilité. Ainsi, la distance géographique imposée par l'exil donne lieu à un éloignement de soi dans la mesure où tous les repères sont remis en cause, et les certitudes assimilées au cours d'un parcours existentiel ébranlées. L'équation est simple à établir ; si l'individu s'éloigne du pays natal, il s'éloigne de toute son histoire personnelle, et de tout ce qui a participé à la construction de son être.

Cette équation porte néanmoins des répercussions dont le poids se fait profondément sentir chez le sujet exilé. En effet, la cohabitation d'un nombre insolite de ressentis inhérents à la désertion vient conforter l'expatrié dans son identité évanescence. Lesté du poids de son exil, de la tragédie de ne plus exister, l'exilé devient le dépositaire d'une profonde culpabilité et d'une angoisse qui ne trouveront écho que dans sa transparence.

Culpabilité d'avoir déserté le pays lorsque celui-ci passe par ses heures les plus sombres, angoisse de se sentir étrange et étranger face à cette nouvelle vie qui s'ouvre à lui, celui qui subit son exil subit également une épreuve émotionnelle. Ce qui participera à une sorte de négation de sa propre personne ; il a fui la terre-mère si bien que sa personne éloignée de toute orientation, dévalorisée, n'est que vacuité.

Nous retrouvons cet aspect de l'identité fracturée dans le second texte de Sadek Aisset. Au cœur de *Je fais comme fait dans la mer le nageur*, le personnage-narrateur appréhende cette nouvelle facette de sa personne avec horreur et résignation. Cette facette est assimilée à un coup de gomme que le destin aurait passé sur sa vie sans qu'il pût l'en empêcher :

« Je n'avais même plus d'ombre et, quand je marchais, je ne laissais plus trace de mon passage. J'étais sans histoire. Mes mains, les premières s'en trouverent désorientées, car les mains ne mentent pas. Le silence des doigts dit leur immobilité ou leur folie. J'eus beau les passer, les presser, sur ma figure, ils n'y rencontraient aucune aspérité et, terrorisés, étaient pris de tremblements violents. Mes traits s'étaient effacés. » (Aisset, 2011, 285)

L'exil a cela de terrifiant qu'il efface toute histoire personnelle. Encore pire, pour le héros de ce texte, l'éloignement et son étrangeté ont pour conséquence d'effacer les traits de son visage et les traces de son passage. Cela revient à dire que l'expatriation mène inéluctablement à une perte définitive de son identité.

Si chez Sadek Aisset le héros perd tous ses traits, oublie son propre reflet, l'autre personnage que nous avons mis en lumière, celui de *Notes d'une musique ancienne* ressent davantage l'être marginalisé qu'il représente lorsque quand l'occasion se présente à lui, il retourne sur ses pas et retrouve son pays natal. Il sait que lors de son retour au pays qui le refuse, il redeviendra cet être dépersonnalisé. Retourner au pays natal ne lave pas toujours du péché commis. Nous retrouvons cette douleur de l'être dans l'extrait ci-dessous :

« Après l'océan, je redeviendrai Personne, je serai de nouveau "citoyen d'aucune terre, naufragé de nulle part, nomade de guerre comme d'autres invalides ou parfois orphelins, ou encore déserteurs ! J'ai pris d'autres chemins et fui mes géniteurs. De leur vieux cimetière j'ai détruit la moisson, abandonnant ma mère dans des sables en sang..." » (Benlabed, 82)

Face à cette identité désormais qui le fuit, le personnage exilé devient vulnérable, il est assailli d'angoisses et d'incertitudes mais trouve surtout refuge dans un monde de clandestinité et d'invisibilité qui sied parfaitement à son désir, voire même son besoin de s'effacer, de ne plus se laisser voir et regarder par autrui. Il s'agit là d'un fin subterfuge afin de contrecarrer cette identité émiettée, et de garder un semblant de légitimité. Se dérober au regard inquisiteur de l'autre permet de se créer son propre monde tissé de profonds désespoirs mais aussi de remises en question au cœur desquelles s'inscrit inévitablement le remords d'avoir déserté doublé d'un sentiment d'usurpation. Car l'exilé intrus, (re)nié fait irruption dans un monde déjà bien orchestré, une structure sociale qui ne lui laisse ni ne lui reconnaît aucune place.

Nous parlons d'usurpation car l'exil engendre nombre d'émotions et de sentiments qui viennent conforter l'étrangeté et l'identité floue de l'individu. Ce dernier a alors le sentiment d'une non-légitimité, voire de prendre la place de quelqu'un d'autre. Cela est d'autant plus difficile à gérer car de toutes parts il est rattaché à ses viles actions ; dans la terre-mère il est considéré comme un renégat, et de l'autre côté, comme un imposteur.

Nous trouvons cette notion d'usurpation et d'imposture chez le sujet exilé qui tente par ce subterfuge de se faire accepter, d'être enfin intégré dans le cercle duquel on lui refuse tant l'accès. Désormais, il se déguise, se travestit pour pallier à son évanescence et pour combler les fêlures de son identité qu'il ne perçoit que trop vaguement. Cette situation enracine davantage le personnage-narrateur dans une seconde marginalité et qui ne fait que l'effacer aux yeux des autres. En effet, l'exil spatial est doublé d'un second exil, un exil intérieur ; celui qui est profondément inhérent à sa personne. Après avoir nourri ce sentiment de trahison envers sa patrie et ses proches, le sujet exilé se trahit lui-même et s'abandonne aux effets dévastateurs de l'émigration.

Cette conception de l'exilé grimé s'avère être un contournement discursif et littéraire dans la mesure où il met en lumière une autre forme d'exil. L'exil intérieur est d'autant plus pernicieux qu'il confronte l'individu à ses actions, et engendre chez lui une pluralité d'émotions. Ainsi, outre cette identité qu'il n'a plus, culpabilité, remords et deuil font autant écho en lui. En écrivant ces vocables lourds de conséquence, nous pensons à ce qu'en a déclaré Shmuel Trigano en qualifiant l'exil comme « une expérience de la perte, de la disparition, de l'absence. » (Trigano, 18)

Ce déguisement que s'impose l'expatrié traduit une volonté inconsciente de se réapproprier sa personne en lui exposant une certaine intégration au pays d'accueil. Il y a ici une sorte de mise en abyme car derrière l'exil concret et réel que l'expatrié vit se cache un exil théâtralisé dans la mesure où ce dernier entre dans la peau d'un autre personnage ; un personnage fait de fragments fallacieux.

Anissa Talahite-Moodley en parle en ces termes :

« Au-delà des frustrations quotidiennes d'un moment et des sentiments de décalage inéluctable, l'exil est défini comme un sentiment d'usurpation, de fausseté, de manque d'authenticité (...). Se dresse donc un "théâtre de l'exil" dans lequel l'expatrié joue un rôle à tout jamais, contraint à l'imitation par son désir d'appartenance à sa nouvelle société, pourtant le plus souvent trahi... » (Talahite-Moodley, 333/334)

Nous pouvons aller même plus loin en rattachant l'idée de la réappropriation de l'identité de l'exilé à la symbolique de la mimésis. En effet, au cœur de l'expatriation se dessine un désir sourd de se fondre dans la masse, de figurer parmi les anonymes ; ceux qui n'ont usurpé la place d'aucune autre personne. Ainsi, une tendance à l'imitation se fait voir chez le sujet exilé en vue de se faire accepter par ses congénères adoptifs. Dans cette perspective, cela équivaut à prendre pleinement conscience de sa marginalité pour accepter de se réfugier derrière un masque ; celui qui manifeste un semblant d'intégration.

Pour l'écrivaine Nancy Huston, il y a là un processus du « *faire semblant* » qui s'installe inconsciemment chez celui qui se lance dans cette grande aventure qu'est l'exil ; « Choisir à l'âge adulte, de son propre chef, de façon individuelle pour ne pas dire capricieuse, de quitter son pays et de conduire le reste de son existence dans une culture et une langue étrangères, c'est accepter de s'installer à tout jamais dans l'imitation, le faire semblant, le théâtre. » (Huston, 30)

La théâtralisation du discours exilique inhérente aux fêlures des composants identitaires ainsi qu'au déguisement que ce dernier incombe font que le sujet exilé se dédouble de manière inéluctable.

Au cœur de ce dédoublement, nous notons un certain tiraillement identitaire mais aussi un espace conflictuel qui prévaut une rupture entre ce qu'on était et ce qu'on est plus. Ce hiatus personnel, qui menace les structures identitaires s'inscrit, du moins dans la présente contribution, dans les écritures du moi. Ces dernières offrant l'opportunité d'un retour sur sa propre personne donnent lieu à une introspection « rétrospective » qui permet à toutes les écorchures d'apparaître au grand jour dans le discours littéraire.

Ceci n'est donc guère un hasard si l'identité du sujet exilé est mise en avant dans des autobiographies ou des autofictions dans la mesure où c'est l'espace le mieux adapté aux profondes confessions d'une âme en peine, livrée aux craquements des fondements identitaires. En ce sens, le philosophe George Gusdorf indique :

« Le commencement des écritures du moi correspond toujours à une crise de la personnalité ; l'identité personnelle est mise en question, elle fait question ; le sujet découvre qu'il vivait dans le malentendu. Le repli dans le domaine de l'intimité répond à la rupture d'un contrat social fixant le signalement de l'individu selon l'ordre d'apparences usuelles dont l'intéressé s'aperçoit brusquement qu'elles sont abusives et fondées. » (Gusdorf, 23)

À partir de ce constat amer qui ne répond aucunement aux espoirs qu'il avait et à l'image qu'il s'était faite de l'exil, l'individu devient sans aucun rattachement ; la naissance d'un apatride s'amorce. Il n'a de place nulle part comme le précise Ahmed Zitouni dans ce qui suit :

« Il n'y a aucun endroit sur cette terre que je puisse appeler chez moi. Sans racines, sans nationalité de référence, sans destination, aucun horizon en bout de route ou dans le rétroviseur d'une vie. En mort ou en vivant, j'ai toujours avancé sans retrouvailles possibles, sans retour de consolation. »<sup>1</sup>

À travers toutes ces réflexions, les aperçus théoriques proposés et les textes littéraires qui les sous-tendent, nous découvrons que le discours littéraire exilique, loin de tout fatalisme, est construit autour d'incertitudes et de désillusions.

En effet, l'expérience de l'exil est le reflet même de tout éloignement destructeur de ses repères familiers et habituels. Cette destruction est fortement traduite par les pertes des structures identitaires, ce qui donne lieu à des fissures, une vacuité, une "non-contenance" correspondant au déni de sa propre personne de toute part.

Un être dépersonnalisé voit finalement le jour au milieu de toute l'étrangeté qu'il incarne. L'exil devient dès lors synonyme de malheur et d'échec.

## **2. L'exil polyphonique ou les variations du Moi**

L'expérience exilique telle que nous l'avons abordée ci-dessus est celle qui incarne au mieux les sentiments les plus angoissants. En effet, entre désenchantement, perte de soi et deuil, l'individu qui arpente les sentiers de l'expatriation en arrive à des rencontres loufoques avec lui-même.

Il serait judicieux à ce stade de préciser l'état de solitude dans lequel végète désormais l'exilé. Nous avons déjà mentionné le fait que l'éloignement et l'inexistence de repères identifiants fragilisent l'être exilé ; nous ajoutons à cela que la solitude qui le caractérise est fortement significative. Ainsi, elle traduit non seulement son étrangeté et ses difficultés à être

---

<sup>1</sup>Ahmed Zitouni, *Au début était la mort*. Cité par Anissa Talahite-Moodley dans *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, Les Presses de l'université d'Ottawa, 2007, p.68

reconnu et à s'intégrer, mais également ses angoisses cristallisées dans sa rencontre avec lui-même.

C'est l'occasion pour lui de dresser le bilan de son parcours et de son existence. Au bout de ce bilan se dessine à lui une autre entité ; celle qui le condamne et le confronte à ses péchés. Il s'agit pour lui dans ce contexte de s'entendre ou plus précisément d'entendre l'Autre en lui. Là s'inscrit l'aspect polyphonique de l'exil.

La polyphonie constitue la pluralité de voix chez l'individu. Elle correspond dans le discours littéraire à un ensemble de stratégies permettant à plusieurs instances narratives de se manifester. Bakhtine comme référence dans ce domaine de recherche définit comme « la pluralité des voix et des consciences indépendantes et distinctes dans une œuvre » (Bakhtine, 35)

Cette multiplicité de voix est un impératif dans la pratique élocutoire et langagière. En effet, pour Bakhtine « La voix individuelle ne peut se faire entendre qu'en s'intégrant au chœur complexe des autres voix déjà présentes. Cela est vrai non seulement de la littérature, mais aussi bien de tout discours. » (Todorov, 8)

Le personnage exilé, dans sa solitude et son étrangeté est soumis à cette épreuve polyphonique. Nous parlons d'épreuve dans la mesure où ces voix assaillantes révèlent encore une fois de plus les fragilités de l'exilé.

En effet, dans l'écriture de l'exil, tout concourt à mettre en relief le mécanisme de dépersonnalisation et ce qu'il entraîne. Ainsi, à travers une écriture fragmentée qui correspond à l'individu exilé, l'aspect polyphonique de l'émigration apparaît dans toute sa complexité.

Il est important de mentionner le mécanisme annihilant de l'exil. Ce dernier avant de laisser entendre ces voix qui habitent l'être passe par plusieurs étapes ; la première d'entre elles étant la perte de l'identité et par conséquent la perte de soi. Dès lors, le sujet expatrié est assailli par d'inquiétants événements. Il fera connaissance avec le sentiment d'étrangeté et de solitude qui les mèneront vers ce qu'il y a de plus obscur en lui. L'expression de la démence inhérente à l'exil est à son comble.

La dimension polyphonique naît précisément dans ce contexte-là dans la mesure où la folie de l'exil englobe cette pluralité de voix qui fait profondément écho à toutes ses fragilités. Nous retrouvons cette polyphonie aliénante chez le personnage-narrateur de Salah Benlabed qui se

confronte à cet Autre qui l'accompagne désormais dans ses soirées solitaires, comme en atteste cet extrait :

« "Mais ta fille ne vit plus ici depuis un an" , a dit quelqu'un dans ma tête. Un autre s'est alors mis en colère, insultant ma mémoire tandis qu'un troisième n'en finissait pas de me reprocher de l'avoir laissée partir. Puis une voix plus puissante, imposante et dangereuse, a réclamé la parole depuis le fond de mon malaise pour nous rappeler que nous ne pouvions nous opposer au destin. Elle a mis fin à cette cacophonie. J'ai conservé une grande frustration de ce débat interrompu. Mais le silence m'a permis de reprendre mes esprits (...) » (Benlabed, 234/235)

Ce passage est intéressant à plus d'un titre. Outre le fait qu'il cristallise toutes les caractéristiques de l'exilé désemparé, il traduit de plus l'élément déclencheur de cette cacophonie ; le départ définitif de sa fille. La polyphonie vient répondre à une solitude héritée de l'exil mais qui se trouve accentuée davantage par « l'abandon » de sa fille (qu'il a éloignée de l'Algérie). La polyphonie apparaît comme élément démystificateur de tout ce périple exilique.

La multiplicité des voix vient répondre en outre à la vacuité de l'expatrié. En effet, nous pouvons considérer que c'est une manière pour l'auteur "d'emplir" son personnage-narrateur, celui-ci étant dépourvu de toute identité. La cohabitation de plusieurs de ces voix lui donnent une certaine constance et travaillent à le rendre un peu plus conséquent, même s'il ne s'agit que d'un mécanisme temporaire.

L'idée du dédoublement, voire de schizophrénie peut être assimilée à cette pratique discursive littéraire. En effet, l'identité trouble de l'individu appelle ce stratagème narratif pour conforter d'une part l'exilé dans sa marginalité, mais aussi faire ressortir ses pensées les plus profondes à travers les propos de ces autres avec qui il partage désormais le corps-carcasse.

La polyphonie dans l'exil sert par ailleurs à punir l'expatrié en l'assimilant à un mort. C'est ce qui se produit dans *La Prière de la peur* de Latifa Ben Mansour lorsque Hanan, durant la veillée funèbre de sa cousine décédée et qui porte le même prénom qu'elle, lit le manuscrit de cette dernière et se laisse happer par la défunte ; sa voix alors change d'intonation pour se joindre à celle de la disparue. Hanan est double ; la vivante et la morte. Cette conception du personnage nous renvoie à la théorie du chat de Schrödinger et par ricochet à Philippe Forest dans son texte du même nom et qui traduit la coexistence simultanée de la vie et de la mort chez l'individu.

Dans cette perspective apparaît la dimension schizophrénique du caractère polyphonique de l'exil et de son écriture. Il s'agit d'entrevoir dans l'expérience de l'expatriation le reflet même de toutes les cassures et les fêlures qu'elle entraîne. En effet, coupable à l'identité floue, l'exilé trouve une sorte de réconfort malsain chez toutes ces voix qui l'assaillent.

Pour illustrer ce sentiment, nous retiendrons l'extrait suivant :

« Plus la jeune femme avançait dans la lecture du manuscrit de Hanan, plus le texte s'emparait d'elle. Elle ne se reconnaissait plus ! Les inflexions de sa voix étaient devenues plus graves. Son rire était celui de Hanan. Elle n'avait plus aucune distance avec ce qu'elle disait. (...) La jeune femme ne devinait pas que ce Livre allait la posséder et que chaque ligne deviendrait un fil tissé autour d'elle. Une toile d'araignée qui l'étoufferait. Petit à petit, accompagnée du luth de Moulay, elle allait se métamorphoser en Hanan la morte. » (Ben Mansour, 191)

La polyphonie inhérente à l'exil peut être perçue comme élément déclencheur d'une certaine culpabilité et d'un profond remords. Elle illustre alors une psyché aux limites de la démence, trait non négligeable de la déliquescence de la figure de l'exilé. Outre cette folie qui enveloppe l'énonciation de l'exil, il est à signaler que cette pluralité de voix discursive peut mener le narrateur et le lecteur vers la notion de dialogisme.

Si la polyphonie consiste en la juxtaposition d'une multiplicité de voix dans le discours, le dialogisme quant à lui représente des répliques que s'adresseraient ces mêmes voix. En effet, il s'agit d'interactions qui « [...] consiste avant tout à mettre verbalement en scène une interrelation de paroles et de points de vue imputés à des instances plus ou moins abstraites, que l'interprète est chargé d'identifier pour comprendre ce qui est dit ? » (Laurent Perrin, 2004, 8)

La polyphonie donc correspond à un concept de dialogue où plusieurs voix se répercutent les unes contre les autres en vue de mettre à nu toutes les fragilités du sujet exilé. Il conviendrait même de dire qu'elle met en évidence l'éclatement de l'individu exilé et les profonds déséquilibres que l'émigration a fait naître chez lui.

Chez le personnage-narrateur de *Je fais comme fait dans la mer le nageur*, nous retrouvons ces échanges douteux et dépersonnalisants qui viennent l'ancrer davantage dans sa confusion et sa solitude. Ainsi, cette voix assimilée au personnage DZ (qui fait référence à la prononciation du mot Algérie en arabe DjaZayer) laisse voir tout l'attachement du héros à son pays natal. La polyphonie est exploitée de manière à décrire l'arrachement qu'évoque chez le narrateur la mention de son pays.

« Je ne suis pas sorti indemne de sa fréquentation. De lui à moi plein de choses sont passées. De moi à lui aussi je présume, en plus du secret du nom partagé. Nous avons fini par nous confondre à certains moments, je ne savais plus qui parlait, qui pensait, de lui ou de moi. Il ne serait pas faux de dire que D.Z. a fini par devenir une partie de moi-même, plus qu'un frère besson, un double, ou un intercesseur, celui qui intercédait entre un moi qui voulait garder les yeux ouverts, et un moi évanoui. » (Aisset, 2011, 391)

Dans ce cas de figure, la polyphonie renvoie à deux aspects de la vie de l'exilé. Nous pouvons considérer qu'elle fait référence au compagnon du personnage-narrateur, un émigré aussi désœuvré que lui, mais également à l'image métaphorique de la terre-mère. Ainsi, nous

dirons que plusieurs évènements se sont produits, plusieurs paroles se sont échangées entre l'un et l'autre. Ici, fragilité psychologique et nostalgie du pays se côtoient de manière très étroite.

La polyphonie exilique est souvent accompagnée dans la description de l'expatriation par l'ébriété de l'individu. Ainsi, ces voix assaillant chaque héros de chacun des ouvrages parcourus nous renvoient à l'image d'un être non seulement déraciné mais qui habite avec d'autres instances, de pâles et sibyllines copies de sa propre personne. Ces dernières meublent la solitude de l'exilé de leurs voix et montrent d'une certaine manière son désarroi à son paroxysme. Cela se produit toujours autour d'une liqueur, d'un verre censé faire oublier le malheur de l'intrus.

Nous retrouvons cette caractéristique relative à l'écriture de l'exil chez Salah Benlabed qui met en évidence le désespoir de son personnage-narrateur dans *Notes d'une musique ancienne* ;

« Ils sont nombreux désormais à habiter en moi... (...)  
Et pour se trouver une utilité, ils me donnent des leçons ! Le plus sensible ne cesse de répéter : "Arrête, pauvre imbécile ! Tu vas nous faire pleurer et nous ne serons pas plus avancés. Arrête ce flot, cette marée, tes jérémiades, tes plaintes et tes vomissements...Ben quoi ? Tu vis en Amérique, tu as un appartement et tout et tout ! (...) Tu devrais commencer à vivre maintenant que tu es libre !(...)  
Mais il y a l'autre, celui qui rechigne toujours et refuse mes écrits :  
"Alors tu préfères camper sur ta malédiction, devant ta feuille blanche ! Ecoute, il n'y a pas plus de malédiction que d'eau dans ton verre...Bois, bois encore ! (...)" » (Benlabed, 234/235)

L'écriture de l'exil ouvre la voie donc à toutes les cassures du sujet exilé pour s'exprimer. Entre déracinement, flou identitaire, et polyphonie ou dédoublement, l'exil traduit la privation du pays natal et son impact dans la psyché de l'individu, ainsi que sur son identité. Il représente la somme de toutes les pertes enregistrées ; la plus grande perte étant celle de soi-même suivie par celle de repères familiaux et personnels. L'exil devient alors la pierre angulaire de toute une déconstruction existentielle qui mène souvent celui qui la subit vers la déchéance, voire la démence. Partant de ce principe, nous dirons que l'écriture de l'exil est par excellence une écriture fragmentée, permettant d'entrevoir les multiples éléments hétérogènes qui font son fondement.

### **Bibliographie**

- BAKHTINE Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, 1970, 346.p  
BEN MANSOUR Latifa, *La Prière de la peur*, la Différence, 1997, 380.p  
BENLABED Salah, *Notes d'une musique ancienne*, Apic, 2018, 237.p  
GUSDORF George, *Les Ecritures du moi*, Odile Jacob, 1991, 430. p  
HUSTON Nancy, *Nord perdu*, Actes Sud/Lémac, 1999, 144.p  
PERRIN Laurent, « Polyphonie et autres formes d'hétérogénéité énonciative : Bakhtine, Bally, Ducrot, etc. », Persee. Disponible sur : [https://www.persee.fr/doc/prati\\_0338-](https://www.persee.fr/doc/prati_0338-)

2389\_2004\_num\_123\_1\_2048#prati\_0338-2389\_2004\_num\_123\_1\_T2\_0007\_0000 (consulté le 12 novembre 2022)

RICOEUR Paul, *Temps et récits* (Tome III) *Le temps raconté*, Seuil, 432.p

SADEK Aisset, *Je fais comme fait dans la mer le nageur*, Barzakh, 2011, 285.p

SADEK Aissat, *L'Année des chiens*, Barzakh, 2011, 92.p

TALAHITE-MOODLEY Anissa, *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. Transferts culturels, 2007, 365.p

TRIGANO Shmuel, *Le Temps de l'exil*, Payot, 2001, 126.p

TODOROV, Tzvetan, *Mikhail Bakhtine : le principe dialogique*, suivi de *Ecrits du Cercle du Bakhtine*, Seuil, 1981, 320.p

### **Notice bio-bibliographique de l'auteure**

Lina Bendjelloul est enseignante de littérature à l'Ecole Normale Supérieure, Sétif, Algérie. Docteure en Littératures Française et Francophone, ses recherches et ses publications s'articulent principalement autour de la thématique de l'exil et de son écriture. Son parcours à l'université des Frères Mentouri, Constantine s'est achevé avec une thèse de Doctorat qui a eu pour thème : « Lectures croisées sur la littérature algérienne d'ailleurs » ; thèse soutenue en juillet 2021. **[l.bendjelloul@ens-setif.dz](mailto:l.bendjelloul@ens-setif.dz)**